# LA VÉRITÉ TOUTE NUE.

*A Messieurs les honorables membres de l'assemblée nationale.*

Par un CITOYEN qui n'a pas peur.

On amuse les enfans avec des hochets, et on trompe les hommes avec des sermens.

JUSQU'A ce jour j'avois cru que l'honnête homme qui se dévouoit pour la cause publique, qui sacrifioit ses veilles pour sa patrie, qui ne cherchoit dans ses écrits qu'à ramener les esprits à l'ordre, devoit bien mériter de cette même patrie que ces écrits toujours marqués au coin du patriotisme, devoient être acceuillis favorablement du public, juge ordinairement intégre et dont les décisions ne varient jamais.

Je m'apperçois, par une fatalité inconcevable, que ce qui compose la seine partie du public reste muet, et qu'une canaille ameutée, canaille qui ne tire pas son origine du sang françois, rejette et méprise tout écrit qui tend à l'éclairer et à le diriger au bien.

Le pauvre auteur qui dans ces momens de crise n'a d'autre ressource pour vivre que de faire circuler ses productions, succombe sous le fardeau; si son écrit parle de morale il est rejetté.

> Car hélas ! au siecle où nous sommes,
> Siecle vraiment de fer
> N'est-ce pas frapper l'air
> Que de parler morale aux hommes ?

Un Boisseau de morale aujourd'hui ne rapportera pas à son auteur un pain de quatre livres, il sera encore exposé à être poursuivi par son imprimeur avide, pour l'impresssion de son ouvrage, qui jadis lui eût acquis un degré de gloire. N'est-ce pas ici le cas de s'écrier avec l'orateur romain, *ó tempora ! ó mores !* ô temps ! ô mœurs ! ô mon roi ! tes sujets t'abandonnent, sur la terre ne seroit-il que moi qui s'intéresse à ta personne ? tu n'est plus roi, tu n'en est que le fantôme.

Que faire donc mes amis, que faire pour vivre, il faut tourner casaque à la la révolution, écrire contre elle, puisqu'il n'y a que les écrits qui la déprisent qui font fortune aujourd'hui; c'est une preuve que le mal n'est pas encore sans remede.

Je suis patriote dans le cœur; mais pour vivre, ma plume va devenir aristocrate; Maury, Mirabeau, Robespierre, Bailly, la Fayette vous allez devenir des monstres aux yeux de ma nation, je vais devenir pour vous un second



Tullius, votre sénat ne m'épouvante pas, j'y paroîtrai avec la fermeté d'un romain, et si dans ce combat la vérité succombe je dirai:

*Victrix causa deis placuit sed victa Catoni.*

Les dieux étoient pour César; mais Caton suit Pompée.

La liberté de la presse existe, j'en profiterai. Je ne doute point que vous n'exerciez contre moi une acte tyrannique, en me privant du droit que j'ai de dévoiler à la face de l'univers vos menées sourdes et tortueuses: c'est ce que doit attendre de vous tout homme droit. La vérité est votre ennemi mortel, vous craignez le regard des ames pures. Je sais qu'il en existe parmi vous qui sont l'objet de ma vénération; mais que de vice pour une seule vertu!

Ecoutez ma comparaison.... Celui qui regarde un joueur, s'apperçoit plus facilement des fautes que celui-ci commet, quoiqu'il connoisse mieux le jeu que le spectateur: il en est de même de vous autres messieurs les honorables membres, vous commettez chaque jour des fautes dont le public s'apperçoit mieux que vous; mais l'orgueil, l'ambition de vouloir passer pour les protecteurs, les sauveurs de la patrie, vous aveuglent, et vous regardez vos douze cents têtes comme celle du pontif romain, c'est-à-dire infaillibles. Mais ignorez-vous, législateurs profonds, qu'il existe dans Paris seul, plus de douze cents têtes qui n'habitent point

des hôtels, qui n'ont point de fastueux équipages ; qui n'ont pas dix-huit francs de gages par jour ; mais qui, retirés au cinquieme étage, mangeant leur pain à la sueur de leurs veilles pourroient venir fronder vos opinions, vos loix ; ce sont des perles enfouies dans le fumier, ils sont sans ambition. Il seroit à desirer que l'on opposât ces douze cents têtes qu'il est aisé de trouver, aux vôtres. *De ces cailloux frotés naîtroient des étincelles.*

Car enfin, qu'entend-on murmurer auprès de votre conciliabule ? toutes créatures que vous soudoyez chaque jour, un tas de gens oisifs, qui assiegent les dehors de votre assemblée, que vous payez sourdement pour vous préconiser. L'honnête homme en gémit, s'il hasarde d'élever la voix pour contrarier vos systêmes, il se trouve aussitôt assaillis par ce vil troupeau d'esclaves mercenaires, qui ne sont devenus vos créatures qu'a prix d'argent. La vertu mâle et franche ne leve plus qu'une tête timide, tandis que les monstres qui vous sont dévoués portent un front altièr.

En décretant la liberté de la presse, quel étoit votre but ? n'étoit-il pas de tirer profit de tout ? n'étoit-il pas de recevoir des lumieres qui ne pouvoient vous parvenir sans elle ? Vous n'êtes pas sans savoir qu'on tire profit de toutes sortes d'avis, les mauvais confirment les bons : laissez donc écrire, et n'exigez pas qu'on tombe à vos genoux pour vous dire sa façon de penser.

La vérité doit se dire cruement, c'est la seule divinité qui doit paroître sans voile. Jadis elle n'approchoit pas impunément du trône ! voudriez-vous aussi la bannir de votre assemblée ?

Ne vous y trompez pas, ce roi que vous maîtrisez, ce roi que vous tenez en tutelle, saura quelque jour revandiquer ses droits, sa prudence, sa bonté, sa sagesse lui font en ce moment céder à votre despotisme, c'est le sang de son peuple qu'il veut épagner; successeur d'Henri IV, il en a les vertus et les sentimens. --- Laissons-les faire, disoit ce ventre saint-gris à Sully, dans pareille circonstance, quand ils auront finis, nous ferons à notre mode. Croyez-vous donc, messieurs les honorés membres, qu'un Bourbon se laisse enlever une perle de sa couronne: il seroit indigne de commander à des François.

Faites un retour sur vous-même, et convenez de bonne-foi qu'en voulant débrouiller le cahos de l'état, vous avez plongé ce même état dans un labyrinthe, d'où deux mille quatre cents têtes comme vous ne sauroient plus le tirer; tandis qu'un seul chef, que votre roi, de de son palais de Versailles, auroit terminé ce chef-d'œuvre, si long-temps à sortir de vos mains.

Ne vous appercez-vous pas que tous les écrivains profitent du délire et de l'inertie dans laquelle le royaume croupit; ils sont aujour-

d'hui vos panégéristes, demain ils sont vos accusateurs. La France va donc devenir une imprimerie universelle : mais quand on aura plus d'argent pour acheter toutes les frivolités qui se débitent, ( témoin celle-ci ): donnera-t on aux colporteurs des assignats pour une feuille d'un sol? Répondez-moi, sages législateurs, prouvez que vous l'êtes en accélérant ; gagnez par là vos dix-huit francs par jour, et ne vous amusez point à espadonner au bois de Boulogne ; car j'y vois clair ; le bien public ne vous touche qu'autant que votre intérêt personnel y est attaché. La plupart de ces feuilles inconséquentes qui circulent chaque jour, sont les fruits de votre oisiveté : telle sont celles intitulées,

*Détail du combat entre M. l'abbé Maury et M. le comte de Mirabeau, au bois de Boulogne.*

Voilà ce qu'on appelle des combats de dom Quichotte : c'est ainsi qu'on amuse le peuple, afin de l'étourdir sur ses maux. Tacite avoit bien raison quand il a dit des Gaulois, dont nous ne conservons plus que le nom, et non les mœurs.

*Cantilenis mala sua obliviscuntur.*

Par des chansons, on leur fait oublier leurs maux.

Je propose un fait que dans votre intérieur

vous reconnoîtrez vrai : le voici. Il est parmi vous des gens d'esprit, des hommes de lettres, des érudits. L'influence qu'ils ont parmi les imprimeurs, leur donne un crédit qui donne à leurs productions une vogue irréfléchie. Je dirois volontier qu'une feuille apportée chez un imprimeur de la part d'un Mirabeau, d'un Robespierre, fût-elle sans rime ni raison, est reçue avec autant de respect qu'une ambassade du grand Turc; par ce moyen, il s'en suit que ces messieurs spiritueux triplent leurs dix-huit francs; l'imprimeur est leur panégiriste, ils écrivent souvent contre eux-mêmes; que leur importent, ils se souviennent de ce passage d'Horace.

*Lucri bonus odor, ex re qua libet.*

Tout est de bonne odeur, pourvu que cela rapporte de l'argent. . . .

Voilà les représentans d'une nation; voilà, les douze cents législateurs de 25 millions d'âmes. O ma patrie, tu es tombée de Caribde en Scylla.

Mais non, tremblez, l'orage s'apprête, les paratonnerres ne vous seront gueres utiles.

Dites-moi, messieurs les honorables membres, si Louis XVI, votre roi, votre maître, imitant dans ce moment, Louis le grand, paroissoit dans votre manege, en botte et un

fouet à la main, et vous demaudât compte du résultat de vos travaux, vous interpellât chacun en particulier, sur les dix-huit francs que la nation vous paie; combien d'entre vous tireroient lalangue et seroient hors d'état de prouver qu'ils les ont bien mérités. Ce roi vous congédiroit, sans doute, semblable à Jesus-Christ, qui chassa du temple les marchands; vous fuyerez tous à son aspect. Savez-vous, que la colere d'un roi est la messagere de la mort. Vous verriez bieutôt toute la France tomber aux pieds de son souverain, tout rentreroit dans l'ordre, et dans vingt quatre heures, on oublieroit qu'il y a eu en France des états-généraux, tels que les vôtres. Au revoir, messieurs les honorables membres, mon intention est de vous relever du péché de paresse. La suite à l'ordinaire prochain.

Par un citoyen, qui n'a pas peur, et que vous connoîtrez à la seconde feuille.